

Le Parc Monceau et la Naumachie

Paris, au XVIII^{ème} siècle, se déplaça vers l'ouest, dans un mouvement irrésistible, obéissant au caprice de ses rois et plus encore peut être à quelqu'une de ces voix mystérieuses qui gouvernent la vie des cités, et- qui y entraîne le luxe des eaux. Le cours La Reine s'est ouvert au rendez – vous mondain ; les Tuileries ont des jardins pour les raffinés. On va dessiner la vaste place Louis XV et sa majestueuse colonnade. Les Champs Elysées vont sortir de l'aridité du chaos. La place Vendôme rectiligne et la courtoisanesque place des Victoires sont les cellules des quartiers neufs.

La disette de logement provoquée par le séjour de la Cour à Paris dans les premiers temps du règne de Louis XV avait donné l'idée d'ouvrir, au – delà du boulevard, une voie qui s'étendrait jusqu'à la rue Saint Lazare, et plus loin. Elle ne recevrait son plein épanouissement qu'un siècle et demi plus tard. Mais le duc de Chartres subissait l'attraction de cette mystérieuse montée vers l'Ouest. Mousseaux était un lieu maudit situé sur un considérable domaine, qui dépendait de la seigneurie de Clichy. Ce bien appartenait au fermier général Grimod de la Reynière. C'était alors la pleine campagne.

Carmontelle, peintre amateur, auteur de charmants proverbes dramatiques, était l'animateur des plaisirs des princes d'Orléans. Il caressait l'idée de créer un parc qui ne serait que mensonger. *« Si l'on peut faire d'un jardin pittoresque, disait – il, un jardin d'illusions, pourquoi s'y refuser ? On ne s'amuse que d'illusions. Si la liberté les guide, su l'art les dirige, on ne s'éloignera jamais de la nature. La nature est variée suivant les climats ; essayons par des moyens illusoires, de varier aussi les climats, ou plutôt de faire oublier celui où nous sommes. Transportons dans nos jardins les changements de scène des opéras. Faisons – y voir en réalité ce que les plus habiles peintres peuvent y offrir en décoration de tous les temps et de tous les lieux. Qu'il soit permis d'éviter cette froide monotonie produite par des préceptes, prétendus sévères, qui contraignent l'imagination. Puisqu'il faut tout créer, usons de cette liberté pour plaire, pour amuser et pour intéresser. L'agrément d'un jardin naturel est d'y trouver à chaque pas des tableaux, et chaque objet doit être disposé de manière à en produire beaucoup selon les différents effets de lumière. »*

Cette théorie avait séduit le duc de Chartres ; il acquit à cette intention le domaine de Mousseaux – que nous prononcerons Monceau – et où, sans restriction, la fantaisie créatrice de Carmontelle s'abandonnera. Mais une des conditions qu'y mettait l'architecte, c'est qu'il y aurait de l'eau. Elle serait la fée de cette féerie. Point d'enchantement sans elle. Le ruisseau, le lac, la rivière étaient indispensables à sa composition. Il entendait y accumuler les attractions les plus singulières et les plus dissemblables : un moulin à vent, un kiosque chinois, une ferme avec un pâtre écossais, un minaret sur une colline plantée de vignes, un tombeau de jeune fille dans une allée de sycomores, une figure de femme exprimant sa fécondité en

pressant ses seins d'où l'eau jaillirait ; une statue de marbre blanc par Houdon représentant une divinité du jour au bain, près d'une esclave noire l'essuyant. ; une statue de Bacchus dans une pergola italienne ; un pont de pierre ; une grotte où le service du souper serait fait par des mains invisibles, pour respecter l'incognito du tête à tête galant.

Et partout des ruines alors si en faveur. Toutes seraient fausses, exceptées celles de la Naumachie, la seule belle chose de cette décoration incohérente et qui lui survivrait dans notre admiration.

La Naumachie, chez les Romains, était le réservoir qu'on remplissait d'eau lorsqu'on voulait donner au peuple une idée des spectacles marins. C'était également, dans les jardins, avec la « nymphée », le décor des jeux nautiques et des pêches. Carmontelle, qui n'avait que trop pensé à tout, ne pouvait oublier la Naumachie.

Il avait creusé un petit lac de forme ovale et disposé fort habilement, en bel ordre, sur les bords des colonnes corinthiennes. Les unes debout, reliées par l'entablement que supportaient leurs chapiteaux, les autres tronquées, ou brisées gisant dans l'herbe. Elles donnaient l'impression d'être les restes de quelque temple écroulé. Elles étaient d'authentiques colonnes, mais apportées. Elles provenaient d'un monument funéraire élevé à Saint Denis, Notre Dame de la Rotonde, et qui était resté inachevé. On en vendit les matériaux. Philippe d'Orléans les acheta. Ces colonnes d'un tombeau, Carmontelle, sans scrupule, en ferait le décor d'un parc destiné à la volupté et au plaisir. Ne s'amuse-t-il pas aux contrastes ?

A peine préludaient les violons, pour l'embarquement à Cythère des invités de l'arrière – petit fils du Régent, que la tempête révolutionnaire saccageait ce paysage d'opéra comique. La tragédie commençait. Elle ne surprit pas le maître de Monceau ; il l'avait appelée par ses légèretés et ses ambitions, et, de sa tête, il paierait cette imprudence. On jouait aux fausses ruines dans son jardin : le temps des ruines, qui n'étaient que des simulacres, était venu. La phase de folie du parc fut courte. Le peuple, admis à la prolonger, n'y fréquenta guère. L'artificiel retourna à l'état de nature et le jardin de Philippe Egalité fut longtemps une ruine que Carmontelle n'avait pas prévue.

Le parc Monceau s'est relevé de son abandon. Réduit des deux tiers, entouré de grilles qui sont du plus bel ouvrage, il a partagé, avec d'aristocratiques hôtels, soumis à d'heureuses servitudes, sa large ceinture. Il s'est débarrassé des accessoires, datant de sa création, puérils isolément, et plus encore quand ils sont rapprochés. Mais il a gardé amoureux sa naumachie. L'imagine-t-on sans elle ? On ne sait ce qu'elle fait là, et il semble pourtant qu'elle y fut toujours. On ne peut concevoir l'élégant jardin sans le prestige qu'il en reçoit. Le rocher accuse l'artifice ; la grotte ne dissimule point la comédie qu'elle joue ; la pyramide est un non – sens grossier ; le pont, qui fait son petit Rialto, trahit sa lourde imitation, mais la Naumachie appelle, séduit et retient. A ce parc, refait par Alphand en 1861, éclatant de jeunesse, le plus

parisien des parcs, et dont Berlioz vantait à Madame Viardot « la symphonie végétale », la Naumachie prête son charme antique et sa poésie d'aïeule.

L'arbre et l'eau, avec quelques vieilles pierres, dans une harmonieuse collaboration, ont fait ce chef – d'œuvre d'élégance mondaine, de mélancolie et de rêve.

A quel autre prince du sang eût – il été permis de prélever sur l'apport restreint destiné à l'alimentation des fontaines, de quoi embellir d'eau superflue un parc ?

L'eau qui coulait généreusement à la Folie – Chartres, manquait tristement à Paris.

Georges Montorgueil, *Les eaux et les fontaines de Paris*, Payot, Paris, 1928, pp.86 – 90, chap. XIII, Le Parc Monceau et la Naumachie.

Les eaux du Second Empire

Le Second Empire a magnifiquement contribué à l'avènement du règne des eaux décoratives. Le prince prétendant avait été conquis, dans ses années d'exil, à Londres, par la séduction des squares, des parcs et par une judicieuse distribution des eaux aux habitants. Il avait hérité de son oncle la fièvre de construire, et, comme lui, il voulait faire de Paris non seulement la plus belle ville qui existât, la plus belle ville qui ait existé, mais encore la plus belle ville qui pût exister.

A peine était – il l'hôte de l'Elysée, puis bientôt des Tuileries, qu'il faisait sienne cette ambition et se mettait en tête de la réaliser. Le jour où, au Palais de Saint Cloud, Haussmann, préfet de la Seine, vint prêter serment, l'Empereur l'attira à l'écart, dans son cabinet particulier, pressé de lui faire voir une carte sur laquelle il avait tracé en bleu, en rouge, et en vert, suivant leur degré d'importance, les différentes voies nouvelles qu'il se proposait d'ouvrir à travers l'ancien Paris qu'elles bouleversaient.

Mais il lui fallait un interprète génial de sa pensée. Remarquablement inspiré, il avait choisi Haussmann, de vieille souche alsacienne, administrateur d'un talent hors pair, d'une habileté féconde en ressources, d'une inébranlable fermeté de caractère et d'une puissance de travail sans limites. Le nouveau préfet de Paris avait un sens artistique un peu sommaire, et le sentiment des sa valeur personnelle allait parfois jusqu'à l'infatuation. Il n'en était pas moins l'homme prédestiné qui arrivait à l'heure opportune.

Ce qu'on méconnaît le plus dans l'œuvre du préfet impérial, c'en est peut être la page la plus magistrale et la plus hardie ; c'est le travail souterrain de l'immense voirie intestinale. Quand on vient de parcourir n, avec l'épopée des eaux, douze siècles de tâtonnements, d'incertitudes, d'efforts toujours renouvelés et toujours

déçus, de résultats touchants, mais dérisoires, pour assainir n, laver et désaltérer Paris, c'est un éblouissement que de voir le merveilleux réseau des artères et des veines qui parcourent, aujourd'hui, le corps de la cité.

Faire pénétrer l'air et la lumière dans les habitations, ce n'est rien si l'eau y manque ou si elle est inconstante et impure. Telle est la théorie d'Hausmann : il l'a imposée avec une persévérance que les partis pris les plus obstinés, les obstructions les plus tenaces, n'ont jamais réussi à fléchir. Il s'agissait avant tous travaux, d'opérer la reconnaissance des sources du bassin de la Seine, de leur débit respectif, et de fixer l'ordre dans lequel on devait les capter ; il fallait encore préciser les moyens les plus surs de provoquer l'évacuation, non seulement des eaux pluviales et ménagères, mais encore de tous les résidus rejetés par la population. Dans ce travail colossal, qui, à côté du préfet, serait la tête et le bras ? A peine sorti des Tuileries et de son audience décisive, Hausmann courait au Ministère des Travaux Publics ; il s'informait de ce qu'y était advenu d'un de ses anciens collaborateurs. Il se rappelait que Belgrand avait recueilli, pour les dériver sur la jolie fontaine publique d'Avallon, les aux fraîches, limpides et intarissables qui l'alimenteraient. Ils avaient parlé à l'époque, géologie et hydrologie, et il avait trouvé dans ce savant, d'extérieur campagnard, fruste et bonhomme, un fonctionnaire merveilleusement informé des problèmes qui ne sont point d'une compétence vulgaire. On lui apprit que l'ingénieur de génie végétait, méconnu, dans un poste obscur. Il le manda le soir – même à l'Hôtel de Ville.

Au cours de son premier entretien avec Hausmann, Belgrand, homme modeste, fit observer au préfet que Paris était entouré d'une lentille de gypse qui gâtait l'eau des sources entre Château Thierry et Meulan ; il fallait donc s'attendre à devoir aller chercher l'eau nécessaire aux besoins domestiques au-delà de ces limites, à grandes distances donc et aussi à grands frais. Il établit d'abord une statistique des sources du bassin de la Seine dont il était possible de dériver les eaux sur Paris, à l'altitude minima de soixante dix mètres au – dessus du niveau de la mer, et de dresser un avant projet de l'aqueduc à construire pour amener, sur un point de la ville, à cette élévation, la source qu'il reconnaîtrait remplir au mieux les conditions souhaitées de limpidité, de pureté chimique relative, d'abondance et de pérennité.

Trois mois plus tard, le rapport était prêt. Dès 1854, furent construit un immense aqueduc, deux réseaux de conduite circulant sous la ville entière, des galeries souvent gigantesques, des rues souterraines suivant chaque voie publique et l'eau jaillissant au besoin sur tous les toits ; les habitants, le sol, le fleuve même affranchis des servitudes dégoûtantes. La Seine n'était plus la source alimentaire, rôle laissé à de plus vierges, mais la distributrice des eaux de salubrité et des eaux décoratives.

Elle arrosait, nettoyait, elle empanachait les bassins monumentaux et chassait par l'égout les souillures des entrailles urbaines On ouvrait le courant des eaux pures pour chasser celui des eaux infectes.

La captation des sources était la clé du problème ; le Premier Empire avait amené l'Ourcq, le Second amènerait la Dhuys qui jaillit des terrains militaires, lacustres, situés au – dessous des marnes vertes de Montmartre et qui s'étend sur toute la brie. Le ruisseau dans lequel elle débouche porte son nom ; il arrose une courte vallée, reçoit une petite rivière, le Verdon et se jette dans le Surmelin qui aboutit dans la Marne. Par cent trente kilomètres d'aqueducs, la Dhuys arrive à Paris, ce qui dote Paris d'un supplément de cent quarante mille mètres cubes d'eau, portant à soixante dix litres la part de chaque habitant. La Dhuys est reçue au réservoir de Ménilmontant. La Marne, puisée à Saint Maur, occupe l'étage inférieur du réservoir.

La voûte épaisse à peine d'un demi – mètre qui sépare ces deux réservoirs, porte avec la Dhuys, un poids de plus de mille tonnes et n'y succombe pas. La Dhuys ne suffisait pas cependant à couvrir les besoins en eau de la capitale, il fallait y ajouter la Vanne, qu'on allât chercher dans les craies de Champagne. Maigre au début, la source grossit vers le milieu de son cours des nombreuses petites sources disséminées parmi les paysages de l'Aube et de l'Yonne. Elle apporta cent vingt mille mètres cubes par un aqueduc qui s'étendait sur plus de cent quatre vingt kilomètres. L'aqueduc de Belgrand est construit en matières brutes et sans aucune sophistication, pourtant il satisfait la vue en ne présentant pas un détail étranger à sa destination. L'Avre, le Loing – Lunain, furent aussi amenés par des aqueducs ; celui du Loing Lunain rejoint l'aqueduc de la Vanne en forêt de Fontainebleau, cheminant, soit en aqueduc, soit souterrain, jusqu'à Cachan, dans la vallée de la Bièvre ; après être passé au – dessous de l'aqueduc de la Vanne, il s'en détache pour repasser, à droite, et y rester jusqu'à Arcueil ; ensuite, il revient à gauche côtoyer à nouveau, l'aqueduc de la Vanne avant d'aboutir au réservoir de Montsouris. De nombreux paysages fontainiers furent détruits, Reclus regrette la fontaine de Chantréauville absorbée par le Loing – Lunain. De la même façon, la Voulzie, qui coulait vers Provins fut aussi captée, comme les autres.

A l'époque du Second Empire Paris, en pleine transformation, ne dispose que de cent quarante mille mètres cubes, sur ce chiffre, sont prélevés les eaux jaillissantes des fontaines, des jardins et du Bois de Boulogne. (pp.150 – 160)